Globethics Repository



Pourquoi une “éthique de la vie” ? [Why an "ethics of life"?]

This page was generated automatically upon download from the Globethics Repository. More information on Globethics see https://www.globethics.net. Data and content policy of Globethics Repository see https://repository.globethics.net/pages/policy.

Item Type	Article
Authors	Ladrière, Jean
Publisher	Universidad Militar Nueva Granada
Rights	Creative Commons Copyright (CC 2.5)
Download date	2026-11-11 14:28:15
Link to Item	http://hdl.handle.net/20.500.12424/214965

Pourquoi une “éthique de la vie”?

Jean Ladrière
Professeur Émérité
Université Catholique de Lovaine.

La question de l´éthique comme telle n´a rien de spécialement neuf. Pour une raison évidente : c´est que l´ethique est une dimension fondamentale de l´existence (ce terme étant entendu ici, conformément à un usage devenu courant dans la philosophie contemporaine, au sens de «mode d´être caractéristique de l´homme»). Il y a donc éthique dès le moment où li y a humanité. En ce sens l´éthique comme telle est a-historique. Ce qui, à propos de l´éthique, est marqué par l´historicité, c´est la manière dont elle est comprise, en sa constitution essentielle et en ses déterminations concrètes, telles qu´elles s´expriment dans les normes précises que font le contenu d´une morale. L´éthique a été sans doute vécue avant d´être réfléchie. Et elle s´est sans doute exprimée historiquement dans des systèmes normatifs avant de faire l´objet d´une interrogation visant son essence. Elle a été comprise practiquement avant de l´être théoriquement. Mais il y a fort longtemps en tout cas que l´éthique comme practique de vie a été pensée systématiquement en ses fondements. Nous continuons à lire avec profit un ouvrage tel que *L´Éthique à Nicomaque*, écrit par Aristote au IVe siècle avant Jésus-Christ. Selon la trés belle définition qu´en a donnée Paul Ricoeur, l´éthique est «la visée de la vie bonne, avec et pour autrui, dans des institutions justes».La réflexion sur la nature de la vie bonne et sur ses implications concrètes a toujours été considérée, depuis l´antiquité, comme une des tâches essentielles de la philosophie.

Or on peut constater que, depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, la préoccupation éthique s´est largement détachée des contextes religieux au idéologiques dans lesquels elle avait ses enracinements effectifs pour se constituer en une sphére relativement autonome de la culture, à la fois dans ses aspects théoriques et dans ses aspects institutionnels. On voit se constituer un peu partout des comités d´éthique, des conseils nationaux d´éthique, des centres de recherche en éthique, on voit apparaître la profession d´«éthicien», on parle d´éthique bio-médicale, d´éthique de l´environnement, d´éthique des affaires, d´éthique politique, d´étique des relations internationales, etc. En même temps, on assiste à un renouveau remarquable de la réflexion philosophique sur l´éthique, qu´on appelait jusqu´il y a peu «philosophie morale», qu´on appelle plus volontiers aujourd´hui

«éthique philosophique», éventuellement divisée en «éthique fondamentale» et «éthique appliqué» (selon d´ailleurs l´ancienne division en «morale fondamentale» et «morale spéciale»).

Il ya sans doute, à l´origine de cette institutionnalisation socio-culturelle de l´éthique, l´ébranlement affectif et moral causé dans le monde par l´usage militaire de l´énergie nucléaire, en 1945, et les craintes engendrées par la course aux armements qui a été déclenchée à partir de cet événement. Et il y a eu aussi, un pue plus tard, l´inquiétude provoquée par les perspectives qu´ont ouvertes les premières manipulations génétiques. Et presque simultanément il y a eu la naissance de ce qu´on pourrait appeler «le souci écologique», lié aux sombres prédictions concemant les implications à grande échelle de la destruction de la couche d´ozono ainsi que du réchauffemento de la planète dû à l´effet de serre.

Mais ces événements et ces processus ne sont en fait que les symptômes les plus spectaculaires d´un processus plus fondamental et plus englobant que l´on pourrait caractériser comme la substitution progressive d´un monde construit au mondes naturel, ou, équivalemment, comme la substitution d´un univers d´artefacts à celui des entités naturelles. Certes, comme on le fait souvent remarquer pour minimiser la portée de ce processus, dès le moment où il y a eu un vivant capable de fabriquer des outils, il y a eu rupture par rapport au monde naturel. Et d´une certaine manière c´est cette rupture qui a marqué le passage de l´animalité à l´humanité. Mais il paraît évident qu´avec la constitution de la science maderne de la nature et la mise au point de l´interaction systématisée ente la science et la technologie, une situation historique entièrement nouvelle s´est créée. Et s´il y a dans culture contemporaine, un «souci éthique» (dont le «souci écologique» est sans doute une expression particulièrement significative, mais seulement parmi d´autre), c´est parce que le processus de l´emergence et de la croissance de la «techno-science» crée des situations inédites, par rapport auxquelles les normes traditionnelles, dans les quelles s´était jusqu´ici exprimée la conscience éthique, apparaissent relativement inadéquates. Les indications qu´elles donnent gardent, certes, toute leur validité, mais par rapport à bon nombre de situations nouvelles elles restent trop peu spécifiques.

Une norme éthique met en relation un type de situation et un type d´action, sous la modalité, dite «déontique», soit de l´obligation soit de l´interdiction. C´est dans cette modalité que s´exprime la normativité de

la norme. Cette normativité elle-même est l´expression, dans le cas particulier de la norme considérée, de l´exigence qui vient du *telos* de la vie éthique (que toute une tradicion philosophique a pensé sous la catégorie du Bien) et à laquelle s´accorde la visée de la conscience éthique. Le comportement que prescrit la norme est la réfraction de cette exigence dans le type de situation qu´elle a en vue.

Mais la visée de Bien reste indéterminée. C´est dans le concret des situations qu´elle se spécifie, par une sorte de vue directe de ce que demande le vouloir du Bien dans le cas particuelier auquel l´action est confrontée. La norme est d´abord immanente à la conscience éthique, en tant qu´elle est jugeante par rapport à la situation. La saisie de ce que demande la situation est de l´ordre d´une intuition, ou plus exactement d´une sorte de sensibilité qui relève de ce qu´on appelle communément le «sens moral». C´est dans et par la réflexion abstractive que ce qui est ainsi directement éprouvé se transforme en un principe de portée générale. L´utilité du principe c´est qu´il est de nature à guider la décision. Mais celle-ci ne résulte pas de façon automatique d´une simple application d´un pricipe. Car la décision est toujours relative à une situation concrète, alors que le principe, qui, comme tel, doit avoir une portée générale, concerne seulement un type de situation. Entre un scéma de situation et une situation concrète, il y a uns distance qui ne peut être franchie que moyennant l´intervention d´un jugement d´appréciation dans laquel on retrouve ce moment intuitif qui caractérise le jugement éthique premier, antérieur à la réflexion abstractive.

En tout cas, qu´il soit ou non guidé par un principe normatif explicite, le jugement éthique, qui commande directement la décision, a pour tâche de déterminer quel est, dans la situation concrète où se trouve l´action, le comportement en lequel la visée éthique se concrétisera de la façon la plus adéquate. Mais un tel jugement présuppose la reconnaissance de ce qui, dans la situation, relève précisément d´une appréciation éthique, de ce par quoi elle affecte la conscience éthique de l´agent et appelle de sa part une prise de position qui décidera de la qualité éthique de son action. Plus brièvement, on pourra dire que la tâche de jugement éthique est de se prononcer sur la signification éthique de la situation, c´est-à-dire sur ce qu´elle implique du point de vue de la visée éthique. Mais pour être en mesure de juger une situation de ce point de vue, il faut d´abord la comprendre en sa teneur concrète et singulière. Le jugement éthique présuppose un jugement cognitif. Or la compréhension d´une situation ne peut consister simplement en un jugement classificatoire qui rangerait cette situation dans telle ou telle catégorie préalablement élaborée par un

travail théorique. En tant que concrète, une situation n´est pas la simple illustration d´une idée générale, elle est une occurrence singulière dont la signification dépend de la manière dont elle s´inscrit dans une histoire, à la fois personnelle et collective. Comprendre une situation, c´est en saisir la signification. Mais déchiffrer une signification, c´est l´interpréter. Le jugement cognitif qui doit intervenir est un jugement interprétatif. Et toute interprétation met en jeu en définitive tout l´arrière-plan culturel de l´interprète et toute sa propre histoire. Elle se prête au partage, à la critique et à ratification par autrui, mais elle comporte nécessairement une composante singulière.

La compréhension de la signification cognitive d´une situation est une condition préalable de la compréhension de sa signification éthique. Mais n´importe quelle signification cognitive ne peut soutenir une signification éthique. Pour qu´une signification cognitive puisse donner lieu à un jugement éthique, il faut qu´elle soit de nature existentielle, c´est-à-dire qu´elle ait une incidence sur l´existence en totalité. L´existence éthique, en effet, se spécifie en déterminations particulières, et c´est dans des actes concrets, toujours forcément de caractère local, que se décide la qualité éthique d´une vie, mais ce qui est en jue en chacun de ces actes c´est bien cette qualité comme telle, c´est-à-dire la mesure selon laquelle cette vie s´accorde en son effectivité à la sollicitation de Bien. La signification éthique d´une situation particulière, pour un agent déterminé, est le retentissement de cette situation sur la vocation éthique de cet agent. Or comme cette vocation concerne l´existence dans tout son déploiement, en tant que porteuse d´une destinée, une situation ne peut avoir une incidence de portée éthique que dans la mesure où elle a, par sa nature propre, une incidence sur la manière dont l´existence qu´elle affecte décide elle-même en ce qu´elle fait de l orientation de sa destinée.

Les situations traditionnelles, dans les-quelles le rapport des agents au donné naturel est encore relativement immédiat, ont une signification existentielle quasi immédiatement saisissable. Et nous en avons une compréhension spontanée. Nos capacités intuitives, tant cognitives qu´éthiques, sont précisément accordées au monde naturel et le langage dit «naturel» est organisé de telle sorte qu´il nous donne le moyen de nous entendre sans interposition d´une conceptualisation sophistiquée à propos de ce monde. C´est le monde proprement humain, dans lequel nous sommes véritablement en notre lieu originel. Le monde construit est opaque: on ne peut y être introduit que moyennant de longs et fastidieux apprentissages et au prix d´ailleurs d´une spécialisation qui sépare de

plus en plus les aires de compétence. La signification des situations qui s´y produisent est donnée par ce qu´on peut appeler «l´image scientifique du monde», qui n´a rien d´existentiel. La signification techno-scienthique d´une sutuation ne peut, comme telle, servir de support à une signification éthique. Pourtant ces situations nous concernent en définitive et elles placent l´action devant des choix à faire dont on devine qu´ils ont un enjeu éthique considérable. La question qui se pose dès lors peut être formulée comme suit: comment reconnaître la signification éthique d´une situation dont la signification cognitive est non existentielle?

Deux solutions se proposent ici: soit celle du décisionnisme, soit celle de la réinterprétation. Le décisionnisme part de la conviction que les situations propes au monde construit de la techno-science sont irrémédiablement, par elles-mêmes, sous-déterminées quant à leur signification éthique. Et il en conclut que, du point de vue de l´action, la seule chose que l´on puisse et que l´on doive faire, c´est de combler cette indétermination par une intervention *extérieure* à la situation, qui *décide* de sa signification éthique, soit que la décision soit prise sur la base d´un *consensus*,obtenu éventuellement au terme d´une discussion publique, menée selon des règles formelles reconnues elles-mêmes comme acceptables par un consensus préalabre, soit que la décision soit price par une autorité reconnue, quels que soient les mécanismes formels qui lui confèrent le droit de décider pour la collectivité.

La stratégie décisionniste n´est nullement celle d´une prise de position irrationnelle. Elle se donne à elle-même des principles qui doivent guider les choix et leur donner un caractère raisonnable, et par le fait même les rendre justifiables. Ne pouvant, par hypothèse, prendre appui sur ce que la situation montre d´elle-même pour en saisir la signification éthique, ces principes ne peuvent être que des conditions imposées à la forme du choix, et non des indications portant directement sur le contenu du choix. C´est un tel principe qui est à la base d´une forme de décisionnisme qui donne une expression particulièrement forte à l´idée d´action raisonnable: le décisionnisme tutioriste. Le tutiorisme est au fond un principe de prudence: parmi les différents cours d´action possibles, il faut choisir celui qui s´écarte le moins possible de ce qui peut être jugé éthiquement acceptsble du point de vue des critères traditionnels et moyennant une interprétation qui est la plus proche possible de celle qui est suggérée par la vision «naturelle» du monde. C´est en somme le choix du parti le plus sûr, qui pourra évidemment conduire dans bien des cas à une stratégie d´abstention. (C´est une telle stratégie qu´adoptent

par exemple les partisans d´une politique anti-nucléaire radicale: comme on doit bien admettre que le risque d´un accident majeur n´est jamais nul, le parti le plus sûr est d´arrêter de construire des centrales nucléaires, et même en outre de démanteler les centrales existantes).

L´autre solution est celle de la réinterprétation. La conviction de base, ici, est que la représentation scientifique du monde n´est pas aussi éloignée de la représentation naturelle qu´il pourrait paraître à première vue, parce qu´elle est construite sur des présuppositions qui relèvent précisément du rapport originel que l´être humain entretien avec son propre être et avec le monde qui lui est donnée. Dès lors, il faut admettre que la vision scientifique du monde contient en *elle-même* des indications qui doivent permettre de retrouver en elle les traces de la représentation naturelle qu´elle présuppose. Il doit donc être possible de dégager, à partir de ces indications, la signification existentielle des situations propres au monde contruit. Mais cela suppose bien entendu non un simple travail de traduction mais une véritable réinterprétation, réinscrivant la signification scientifico-technique dans une signification plus englobante, relevant du mode de compréhension qui est celui de l´expérience naturelle et qui, précisément met en jue le retentissement de ce qui arrive sur l´existence en totalité.

C´est ce travail de réinterprétation qui constitue l´essentiel de la tâche que se propose la réflexion éthique contemporaine, dans son souci de retrouver, sous l´apparente sophistication des situations de l´univers construit, les implications concrètes de la normativité éthique, telle qu´elle nous vient de plus originaire de la condition humaine. Bien évidemment, le domaine qui est aujourd´hui le plus crucial est celui des situations techno-scientifiques qui mettent en jue la vie. Sans doute y a-t-il une question éthique qui se pose à de formes non humaines de la vie: avons-nous une responsabitité proprement éthique à l´egard des vivants non humains, et si oui est-ce en raison de leur nature intrinsèque ou en raison de leur signification pour l´ être humaine? Mais la question prioritaire est tout de même bien celle qui concerne la vie proprement humaine.

Or ce qui est en jue dans cette question ce n´est sans doute pas la vie en soi mais la vie en tant que condition (nécessaire, non suffisante) de l´existence, c´est-à-dire d´un mode d´être qui se manifeste sous la forme de la conscience de soi, de la capacité de l´universel, de l´action libre, de la capacité d´aimer, de créer, de croire, de s´ouvrir à l´infini. L´existence est conditionnée par la vie, mais en même temps elle est par

soi, et en tout ce qu´elle fait d´elle-même, dépassement de la vie; elle est capable de se donner un sens qui transcende la mort. Le plus mystérieux dans l´être de l´homme, ce n´est cependant pas ce qui en lui est autre que la vie, c´est plutôt l´étrange connexion qui l´associe à la vie. La science (non la compréhension naturelle de monde) nous apprend –dans la mesure, toujours relative à ses présuppositions, où elle est crédible- que l´être humaine, tel qu´il puet s´appréhender aujourd´huit, se situe dans un immense processus ávolutif, qui commence dans un état singulier de la rélité cosmique, ou dans une fluctuation géante d´un milieu quantique fondamental, qui se poursuit sur notre planète sous la forme précesément de l´apparition et du développement des organismes vivants, pour aboutir, peut-être pas finalement mais en tout cas à l´heure actuelle, au type d´être que nous sommes.

Pourquoi cet immense détour? Pourquoi la vie? Pourquoi le cosmos? Pourquoi pas une création qui poserait d´emblée uniquement des êtres spirituels, non liés à un processus cosmique? Pour que tous degrés d´être soient rélisés, dira-t-on. Mais c´est a posteriori, par réflexion sur la réalité existente, que l´on a construit cette théorie des degrés d´être. Il y a bien entendu la distintion fondamentale de l´infini et du fini et, dans le fini, nécessairement la multiplicité. Mais pourquoi, dans cette multiplicité, précesément ce qu´on pourrait cacactériser d´un seul terme comme «réalité cosmique»?

Quoi qu´il en soit, l´être humaine fait partie –même si ce n´est que selon une partie de lui-même- de cette réalité cosmique. Et en tant que tel, il reçoit, avec son être, l´héritage de tout le processus qui l´a rendu possible. Il a donc, par là, une sorte de pacte originel avec la vie. Et dans la mesure où il en est solidaire, comme il a la responsabilité de son être, il en est aussi responsable. Mais la nouveauté, c´est qu´il commence à comprendre cette solidarité, et la responsabilité qui en découle, par une autre voie que celle de la compréhension naturelle. Et cela grace à une méthode réductrice, qui permet de reconstituer le vivant à partir de ses composants élémentaires, qui sont de nature chimique. De ce point de vue, il peut être considéré comme un systéme chimique de haute complexité. L´avantage de cette forme de compréhension, c´est qu´elle a un grand pouvoir explicatif, en tout cas potentiellement. Et c´est aussi qu´elle rend possibles des intervention efficaces, par action directe sur les composants élémentaires. Le génie génétique est une illustration particulièrement frappante de cette fécondité à la fois épistémique et opératoire.

Le problème c´est que le vivant (en général) n´est pas simplement un assemblage de composants élémentaires mais une totalité organique, et que la compréhension analytique ne donne pas encore la compréhension de l´organisme comme tel, en son unité intégrale. Et dans le cas l´être humaine, ce problème se précise et se radicalise: ce qui est à comprendre ce n´est pas soulement l´organisme qui est associé, d´une manière qui nous demeure tout à fait énigmatique, à ce que nous pouvons désigner de façon globale par le terme «conscience». Une compréhension cognitive adéquate doit être capable de saisir la vie, dans l´être humain, en tant qu´associée à un mode d´être qui est caractérisé par la conscience et par toutes les capacités en lesquelles elle se manifeste, et que désigne le term «existence» (pris au sens qui a été indiqué plus haut). Autrement dit, une compréhension cognitive adéquate doit être une compréhension existentielle.

Comme dans le cas général de situations propes au monde construit, la signification éthique des situations créées par les pratiques fondées sur la compréhension scientifique de l´être humain ou bien doit être posée par une pure décision ou bien doit être découverte sur la base d´une réinterprétation capable d´en dégager la signification existentielle. Il est fort possible que dans certains cas dont la signification existentielle est insurmontablement problématique, seul le recours au décisionnisme peut être efficace. Il pourra, dans de tels cas, constituer la meilleure stratégie possible, pour autant que les décisions soient prises sous le contrôle d´un principe susceptible de conférer à l´action la qualité d´une action raisonnable. Il semble que, dans les cas considérés, le tutiorisme soit le principe le plus recommandable, même si l´on doit s´attendre à ce ce que, parfois, l´adoption d´un tel principe conduise à une limitation volontaire des objetifs de recherche.

Mais dans le cas de l´éthique de la vie comme dans le cas général, la faiblesse de la stratégie décisionniste c´est qu´elle est subjetive, même si elle a recours à une méthodologie de consensus. Elle peut sans doute refléter une certaíne sagesse, mais la justification qu´elle procure à ses jugements est basée seulement sur le crédit accordé aux procédures et sur la garantie formelle que peut fournir un principe comme celui du tutiorisme. Il est évidemment préférable d´avoir recours à une méthode capable de foumir une justification de nature objetive, basée sur les caractères intrinséques de la situation et sur la manière dont l´exigence éthique se réfracte en elle. C´est précisément ce que recommande la stratégie de la réinterprétation.

Mais ce qui rend la tâche de réinterprétation particulièrement difficile dans le cas de la problématique de la vie, c´est qu´elle doit inévitablement rencontrer la question classique concernant –dans les terms de la tradition philosophique- «l´union de l´âme et du corps». Ceci signifie que la réflexion éthique sur les pratiques qui concernent l´être humain *en tant* que vivant doit necessairement s´appuyer sur un réflexion anthropologique, dont la tâche propre, en ce contexte, serait de tenter de comprendre ces pratiques du point de vue de leur retentissement sur la totalité de l´existence et donc en tant qu´elles mettent en jue l´intégralité et l´intégrité de l´être de l´homme. Mais la réflexion anthropologique elle-même doit commencer par s´informer de ce qu´il en est exactement de ces pratiques, car c´est en partant de la signification scientifico-technique d´une situation qu{ on doit pouvoir en dégager la signification existentielle. Cela implique que, dans ce domaine, la réflexion éthique doit être interdisciplinaire.

¿POR QUÉ UNA "ÉTICA DE LA VIDA"? *

Jean Ladrière, UCL**

El tema de la ética como tal no es especialmente novedoso. Por una razón evidente: porque la ética es una dimensión fundamental de la existencia (entendiendo este término aquí conforme a un uso que se ha vuelto corriente en la filosofía contemporánea, en el sentido de "un modo de ser característico del ser humano"). La ética existe, entonces, desde que existe lo humano. En este sentido, la ética como tal es a-histórica. Lo que, a propósito de la ética, está marcado por la historicidad, es la manera como se la puede comprender en su constitución esencial y en sus determinaciones concretas, tal como éstas se expresan en normas precisas que constituyen el contenido de una moral. Sin duda, se ha vivido la ética antes de poder hacer una reflexión sobre ella. Y, sin duda, ha sido expresada históricamente en sistemas normativos antes de hacerse objeto de la pregunta por su esencia. La ética ha sido comprendida de una manera práctica antes de serlo teóricamente. Pero, en todo caso, ya hace mucho tiempo que la ética como práctica de vida ha sido pensada sistemáticamente en sus fundamentos. Seguimos leyendo con mucho provecho una obra como *La Ética a Nicómaco,* escrita por Aristóteles en el S. IV a.C. Según la muy bella definición que le ha dado Paul Ricœur, la ética es "la consideración de la vida buena, con y

** Filósofo. Profesor Emérito de la Universidad Católica de Lovaina.